



HAL
open science

“Bidon/Ville”, enfant illégitime de la modernité

Abdelmajid Arrif

► **To cite this version:**

| Abdelmajid Arrif. “Bidon/Ville”, enfant illégitime de la modernité. 2017. hal-03268935

HAL Id: hal-03268935

<https://amu.hal.science/hal-03268935>

Preprint submitted on 23 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

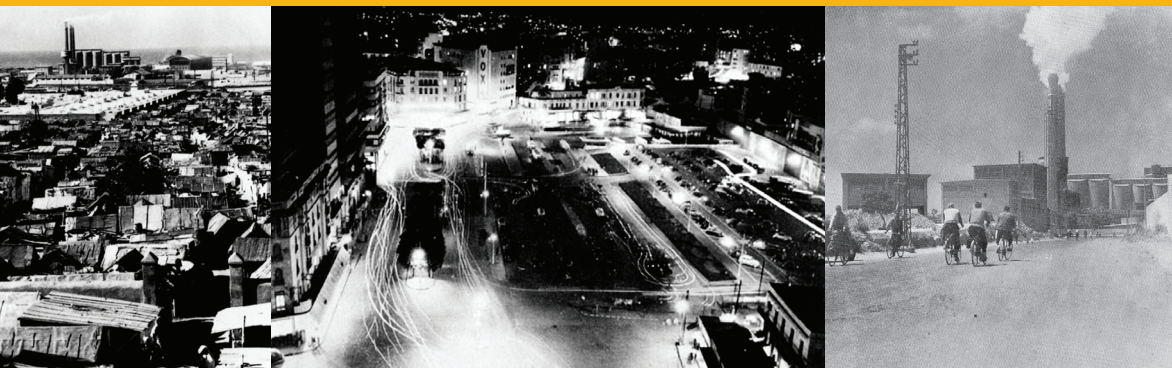
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

ABDELMAJID ARRIF

**“Bidon/Ville”, enfant
illégitime de la modernité**



2017

Abdelmajid Arrif

**“Bidon/Ville”,
enfant illégitime de la modernité**

Trois photographies m’obsèdent depuis que j’ai commencé à travailler sur un bidonville de Casablanca, Ben M’Sik en l’occurrence. Je les ai vues pour la première fois dans le livre de Michel Écochard : *Casablanca, le roman d’une ville*.¹ Elles concernent le centre-ville, le quartier des Roches-Noires.

Photographies en noir et blanc des années 1940-1945. Couleur de la remémoration, du territoire du passé fantasmé ou vécu.

Elles “faisaient phrase” dans mon esprit et je ne pouvais les dissocier, percevant un lien organique entre elles, tel celui qui lie l’envers à l’endroit. Les écrire, ici, c’est leur inventer un horizon de graphies et suivre le bruissement en moi de leur dialogue sourd. Trois séquences pour en explorer les territoires de signification sécants.

Des fragments de la ville construits au début du XX^e siècle et intimement liés à sa modernité, à sa nouvelle grammaire de l’urbain, de ses établissements humains, de son économie et des représentations de ses hiérarchies. Ils relèvent de l’urbanisme moderne projeté en colonie.

1. Michel Écochard, *Casablanca. Le roman d’une ville*, Paris, Éditions de Paris, 1955.

SÉQUENCE 1

Une saturée de noir et blanc. Le noir contraste avec le blanc qui trace des giclées de lumière, fulgurance de la modernité d'un centre-ville : Place de France. Dans la nuit paisible, figée dans le bâti qui se dessine aux alentours, le centre de la photo est trituré du mouvement que dégagent des raies, traces de passages d'automobiles évaporées en lumière.

L'espace s'impose par son presque vide, ordonné et rendu abstrait par l'absence de toute vie. Il en devient presque un concept, une métaphore de la lumière conquise, gagnée sur le sombre de la nuit. L'absence de vie, qui introduirait une dissonance, un infléchissement de sens, un contraste..., donne à cette photographie une puissance suggestive.

Elle participe de ces photographies qui soulignent l'énergie qui habite une ville, son dynamisme, sa vitalité nocturne, conquise par la maîtrise de la technologie, du fer et du feu, de l'urbanisation du sous-sol (métro) pour élargir le champ des mobilités, des voies et réseaux de distribution, de l'éclairage qui repousse la nuit d'un XIX^e siècle pour l'irradier de la lumière d'un XX^e, de ses promesses et rêves éveillés.

La ville-lumière est née presque en même temps que la photographie, qui en capte l'instantané, le bougé et le tremblement effervescent.

« J'ai même l'impression que ces photographies sont habitées par la modernité et participent de leurs couleurs, en noir et blanc, de ces intentions photographiques qui ont surligné la modernité des villes et de leurs boulevards en relevant leur vie nocturne animée de néons, de phares de voitures et en exagérant la projection prométhéenne de leurs lumières prolongées de traînées phosphorescentes. Des voies lactées de progrès. »²

Ici gît le centre français, européen, moderne de la ville face à la Médina. Ici, cette lumière éclabousse le théâtre des identités mises

2. Abdelmajid Arrif, « Hassâd... Paul Pascon », in *Paul Pascon, un été dans le Haouz de Marrakech*, Ouvrage conçu et présenté par Abdelmajid Arrif en collaboration avec Mohamed Tozy, Casablanca, Éditions La Croisée des chemins, 1917, p. 25.



en scène par un urbanisme dual : la nouvelle ville face à la ville traditionnelle qui n'aurait su enjamber la fin du XIX^e siècle pour épouser les grandeurs conquérantes du XX^e.

Cette orgie de lumière est à la mesure de la démesure de ce lieu, ou de la place qu'il occupe dans l'imaginaire colonial. Un centre qui s'expose à l'échelle de la ville, du pays, de l'empire... Un territoire né *ex nihilo* de la volonté d'un homme, représentant d'une Nation, qui expose ses œuvres au regard du passant ordinaire ou averti. Un territoire mythologique pour le progrès et la modernité, jouant des contrastes, des écarts et des différences que les mots performant en réalités dans nos imaginaires.

« Par fer, par terre, par eau ou par air, on arrive toujours Place de France. Tout aboutit Place de France. Les premiers colons arrivèrent là aussi, car c'est autour de cette Place, vaste esplanade au pied des anciennes fortifications, que la ville grandit concentriquement. Sous sa pression, les murailles de la ville ancienne, qui bordaient la place à l'Ouest, ont sauté.

La Place elle-même n'est encore aujourd'hui qu'un immense terrain vague servant de parking et tête de ligne des principaux autobus. Les voies importantes y débouchent, bordées de buildings qui cernent ainsi la place au Sud et à l'Est.

Là, les grands cafés, les hôtels, les banques, le centre des affaires, la fièvre des bureaux d'Import-Export, la cote des valeurs, les magasins luxueux. Là, les dernières collections de Paris, les derniers frigidaire, les dernières radios, mais aussi les petits revendeurs de cigarettes et de chewing gum, les cireurs, les marchands de glaces. À midi et à 6 heures le mouvement intense des voitures, presque toutes neuves et de marque américaine, les bicyclettes surgissant de partout, créent des embouteillages tels que la rue, brusquement asphyxiée, halète sur place. Puis, insensiblement, le flot des voitures trouve une issue et l'animation se fait à nouveau plus régulière.

La chaleur aidant, quelle fatigue, quel désordre sur ces quelques mètres carrés d'asphalte ! Mais aussi quel dynamisme ! C'est là, sur ce court espace couvert de buildings, que le nœud de la ville se serre.

De l'autre côté de la Place de France, on pénètre dans la ville ancienne ou « Médina », petite agglomération sans caractère

particulier, sans histoire, donc sans monuments. La défense de la ville, autrefois primant tout, la limite de la muraille ceinturant la cité était absolue, et l'espace intérieur occupé au maximum donna, par le jeu des emprises ou le hasard des implantations, un dédale de rues contournées et d'impasses zigzagantes. »³

SÉQUENCE 2

Parallèlement, solidairement, ma mémoire visuelle associe cette image à une autre photographie prise en un lieu situé à quelques encablures de la place de France dans le quartier industriel des Roches-Noires.

Elle fait impression, comme on dit. Un dialogue souterrain s'établit, des ré(ai)sonnances trament sourdement des liens entre les trois images qui s'imposent à moi. Ce qui me convainc encore fermement de la performance de l'acte photographique comme représentation du visible, mais aussi comme écriture que nous faisons advenir délibérément ou malgré nous.

Deux cheminées en érection trouent le ciel et y tracent, elles aussi, des giclées de vapeurs en nuances de gris. Premier acte industrialisant de la présence coloniale en cette ville : une centrale thermique (Énergie Électrique du Maroc). La fée électricité qui élit inégalement les territoires pour les inonder ou non de ses présences.

Les Roches Noires, quartier et géologie, ont participé à la geste moderne de cette ville qui excelle dans le débordement bâtisseur ou désordonné. Ces roches noires vont nourrir son port et faire digue à l'Océan agité. Leur béance laissera des carrières habitées. Les turbines broieront de l'énergie humaine désolidarisée de ses terres dans un retournement impérial du territoire. Casablanca devient le pôle des attentions industrielles, porte d'entrées et de sorties de toutes les mobilités excitées de crises, de guerres, de conflits, de rêves, de projets...

Cristallisation des Temps modernes habités de récits d'audace, de défaites, de victoires ; repoussant les frontières, bousculant les

3. Michel Écochard, *Casablanca. Le roman d'une ville*, Paris, Éditions de Paris, 1955, p. 15-16.



ancrages légitimes, redistribuant les cartes, culbutant les hiérarchies pour en instaurer de nouvelles.

Dans ce désordre apparent, précaire, dans l'attente d'une stabilité et d'une nouvelle grammaire, ces deux cheminées dessinent l'horizon d'une volonté, d'un agir. Le choix de leur localisation est déjà le fruit d'une science docte, celle des vents et de leurs courants, d'un urbanisme de zonage et de distribution des destins en territorialités différenciées et inégales.

La localisation correspond au vent de l'Est qui épargne le centre-ville et les quartiers résidentiels des effluves de l'industrie et de ses pollutions. Une écologie urbaine particulière à ce début du XX^e siècle.

Là, dans cet Est casablançais, le quartier industriel sera aménagé. Carrières et cheminées attireront main-d'œuvre marocaine ébranlée dans ses attaches, contrainte d'infidélités à ses généalogies réelles et fantasmées face à l'épreuve de la colonisation et à l'injonction du vivre.

Je me mets à imaginer l'écho de la ville de Casablanca dans tout le territoire marocain empruntant hippomobile, mulets, chameaux, circulant de douar en douar, de souk hebdomadaire en souk hebdomadaire pour annoncer son eldorado. Comment l'idée d'un possible a-t-elle pu cheminer par monts, vallées et plaines dans un monde que l'on dit, par paresse de la pensée, immobile ? Dans un territoire insécure parcouru d'octroi, de frontières nécessitant *zettat* (passeur) et sauf-conduit du colonisateur.

Casablanca convoque dans son roman historique la figure du Far West et de son corollaire le pionnier. Une manière de vider le territoire et de récurer son histoire et ses sédiments. L'étranger est mis à l'honneur de ses refondations.

Or, ces deux cheminées nous rappellent l'étranger de l'intérieur, ce *zoufri* célibataire venu de l'arrière-pays, la Chaouia, des plaines atlantiques et du Haut Atlas. Ici, au mot pionnier, il a créé un équivalent chargé de ses intonations, tentant de domestiquer dans sa langue ce vocable étranger, ouvrier, qui lui impose de nouvelles conditions et ruptures.

Zoufri, arabisation du mot ouvrier, s'il dit le travail, il dit la condition de célibat de l'ouvrier aussi. Un célibat réel ou sociologique. Il se fait palimpseste du déracinement, du détachement, des ruptures, de l'éloignement que les mobilités contraintes imposent sur le chemin de l'herbe verte. Il crie l'isolement dans un nouveau cadre aux signes nouveaux, instables, nécessitant invention linguistique, traduction, trahison et infidélité. Un emprunt contraint pour un nouveau commerce.

Il faut mesurer la charge de ce mot et sa portée morale dans une société qui fait du familialisme une vertu. *Zoufri* est aussi une "condamnation" morale, une existence centrée sur l'individu confronté à son destin en mouvement et dont on se méfie.

Or ces ouvriers-*zoufri*, pionniers de l'intérieur, ont forgé la ville, une ville dont l'économie change d'échelle pour épouser l'Empire, voire le monde.

Ils feront couche dans les carrières à l'ombre de ses deux cheminées et à portée de leur pollution prométhéenne !

« Tu vois, si je devais tout te raconter et dire la vraie vérité, nos parents nous disaient que la ville de Casablanca est fondée à partir des bidonvilles... Le bidonville, selon les gens qui s'en souviennent encore, était situé près du marché au blé, pas loin du palais [quartier des Habous] et on l'a déplacé de près du palais vers karyân Carlotti (bidonville Carlotti), et de karyân Carlotti, ils l'ont installé près de l'usine de phosphate en bas de Derb Mila (Milan), et de Derb Mila ils l'ont installé près de l'ancien cimetière, et de l'ancien cimetière au cimetière des Chouhada (Martyrs), et de là ils l'ont "poussé"... Remarque d'où ils l'ont déplacé, petit-à-petit ils l'ont "poussé" ! Est-ce que tu sais ce qui est arrivé au bidonville ? On dirait quelqu'un que tu refoules, que tu expulses de ton pays. Tu lui marches dessus par-ci, tu le repousses par-là. C'est ce qui est arrivé au bidonville... Avant, le bidonville n'était pas comme ça. Maintenant il est mieux. C'est la France qui a fait un plan pour le bidonville et l'a réglementé. Les baraques sont rangées dos-à-dos, il y a plusieurs rues. De toute façon, là où il y a des rues et des blocs ça veut dire qu'il y a eu un plan... Le bidonville, on l'installait dans des jardins et les gens abattaient les arbres pour construire leurs baraques. Ils utilisaient les bidons américains, ils se servaient des bidons qu'on aplatissait... Je ne me rappelle pas des *noualas* (huttes). Les plus âgés nous disaient qu'il y avait des *noualas* à Casablanca comme à la campagne. Mais le problème actuel du bidonville, c'est qu'il a été entouré de constructions en dur. Il s'est sali, on le considère comme de la saleté, comme une ordure, parce que situé au centre de la ville propre. Comme si tu as, par exemple, quelque chose de propre dont le centre est sale. » [Un habitant de Ben M'Sik]

Abdelmajid Arrif, *Le passage précaire : du bidonville au lotissement. Anthropologie appliquée d'une mutation résidentielle. Le cas de Hay Moulay Rachid à Casablanca*, Thèse de Doctorat Nouveau Régime Sous la direction de Bruno Étienne, Université de Provence - Faculté des Lettres et Sciences humaines, UFR Sociologie-Ethnologie, Mention Anthropologie, Aix-en-Provence]

Dans le prolongement des cheminées, la photographie présente la coulée de baraques qui avance et sature l'image.

Ils enrichiront ainsi le dictionnaire d'un mot qui tord le français pour le soumettre à de nouvelles significations. La langue maternelle est mise en crise face au nouvel ordre et son langage et, pour se dire, l'emprunt linguistique est de rigueur essentiellement dans les domaines de la technique et de la vie matérielle.

Carrière prend alors une tonalité arabe pour se dire *karyan*, avant que d'autres extérieurs à ces conditions de vie ne l'enrichissent d'un nouveau synonyme : bidonville, bidon-ville, portant le stigmate dans la matérialité constructive.

Le *karyan* est intimement lié à la ville moderne et à ses fondations. Il fait partie de la ville, de toute la ville, et de son présent. Il accompagne le mouvement de son urbanisation, vit et fait vivre son dynamisme et son expansion. Même si on s'est acharné à en faire un corps étranger à la ville, une extraterritorialité qui ramène le rural aux marges, voire au

Clandestin, illégal, sauvage, marginal, spontané... disent-ils !

« Face au fait des bidonvilles, que firent les responsables ? Ils commencent par les condamner. " Bien qu'un dahir du 8 juillet 1938 ait condamné la survivance de ces bidonvilles, les circonstances nées de la guerre n'ont pas permis de les faire disparaître et ont consolidé temporairement une situation reconnue par tous comme inacceptable. Il faut, aujourd'hui encore, toute la vigilance des administrations municipales et de la Délégation aux Affaires urbaines pour prévenir la formation, dans les quartiers éloignés, de nouveaux bidonvilles à l'intérieur ou à l'extérieur du périmètre municipal, et il arrive qu'il soit encore nécessaire de procéder à la destruction des habitats improvisés et clandestins, puis à des regroupements contrôlés. " (*Cahiers de l'Afrique et de l'Asie*, III. Naissance du protectorat marocain, 1948-1950, p. 138.)

L'administration, souvent peu consciente de l'évolution profonde dont les bidonvilles n'étaient qu'un signe, s'attaque au problème sous les aspects traditionnels de sa fonction : la police et l'alignement. Elle s'employa à les rassembler en deux points principaux : ainsi naquirent " Ben M'Sik " et les " Carrières Centrales ". À plusieurs reprises ils ont été rognés, alignés, refoulés pour des raisons d'hygiène et de bon ordre. On numérote les baraques, on crée des rues centrales et des transversales qui coupent des blocs réguliers. »

Michel Écochard, *Casablanca. Le roman d'une ville*, Paris, Éditions de Paris, 1955.

centre de la ville. Face à la Médina surdensifiée, une ville européenne inaccessible surchauffée de spéculations foncière et immobilière, une politique d'habitat social défailante, voire de prestige, le bidonville est une invention pour loger une vie précaire dans une ville au zonage fait de barrières et de niveaux.

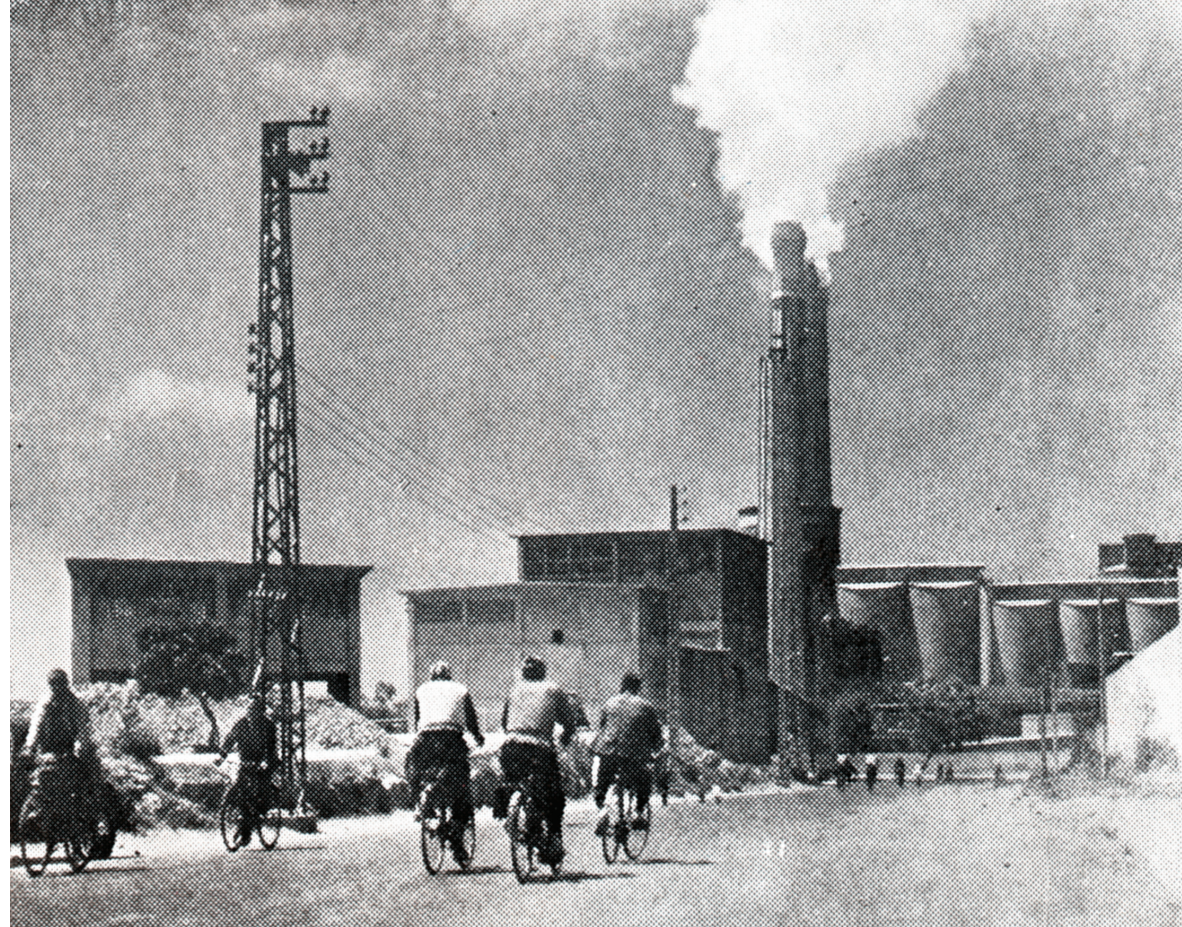
Lieu expérimental de nouvelles territorialités, d'urbanités, d'inventions architecturales, de politiques d'habitat et d'urbanisme, il a formé le cadre renouvelé de performances d'une vie précaire dans un milieu urbain contraint et hostile. Un creuset social et culturel formidable qui a participé à forger l'individu urbain du Casablanca du XX^e siècle.

Son déguerpissement a été presque la règle. Le déplacer, le réorganiser, l'investir du minimum d'aménagement, sécuritaire surtout, était la règle. Il fallait insécuriser le bidonvillois et lui ôter toute prétention à élire domicile durablement. En suivant ses déplacements, on peut faire l'historique de l'extension urbaine de la ville et la requalification de son espace municipal. La ceinture, boulevard de la Grande Ceinture, forme réinventée de la ligne d'octroi, dessinait la limite de la ville et rejetait par-delà les bidonvilles hors de sa juridiction.

SÉQUENCE 3

C'est là qu'une troisième photographie me revient à l'esprit. On y voit toujours les deux totems, les deux cheminées prises d'un autre angle dans l'axe d'une voie au centre de laquelle des hommes, figés dans leur élan, pédalent. Deux groupes se croisent, un autre plus avancé a déjà pris la tête de ce cortège d'ouvriers se rendant à l'usine ou la quittant. On devine à peine les regards croisés, les paroles échangées, restées derrière à coups de pédales. La zone industrielle s'anime ainsi des rythmes de l'usine et de sa force poliarisante.

La bicyclette comme le veston et le pantalon de la friperie (*lbâl* : ballot) française ou américaine sont les emblèmes du néo-citadin prolétaire des Temps modernes et du capitalisme colonial triomphant. Pour les plus nantis d'entre eux, les mots sont terribles de nuances et d'à-peu-près, la *bichklita* (bicyclette) est l'adjuvant de l'ouvrier



SÉQUENCE 3

soumis à une nouvelle temporalité industrielle ponctuée de sirènes d'usine et nécessitant une horloge dans les baraques. La pointeuse est indifférente et le contremaître (*cabrane* : caporal) veille ! De nouvelles disciplines se saisissent de la corporéité du prolétaire et la soumettent à leur ordre.

Dans le bidonville même ou sur le parcours domicile-travail un nouveau métier est né : cycliste (*sikliss*), réparateur de bicyclettes. On en comptait, selon André Adam⁴, une quarantaine à Ben M'Sik dans les années 1949-1950. Un métier occupé par de jeunes urbains, des *zoufri* d'un autre ordre qui font de leur lieu de travail, aux murs décorés de pin-up arrachées aux magazines, leur lieu de vie, de sociabilité. On

4. André ADAM, « Le «Bidonville» de Ben M'sik à Casablanca », *Annales de l'Institut d'études orientales d'Alger*, T. VIII, 1949-1950.

baisse le *ridou* (rideau du “garage”), on y couche ou on s’adonne entre copains à la ronde du *tourni*⁵. Une vie sociale de désaffiliés, dit-on.

Dans d’autres sociétés, ces figures urbaines auraient enrichi de leurs traces, figurations, culture matérielle, récits... les musées. Mais l’histoire s’est échinée à en faire non des sujets, mais un problème à résoudre. Alors, soyons cohérents et déclamons la faillite des politiques urbaines. Car le bidonville est têtue, tels la vie ou le capital qui s’acharnent sur lui, et continue à se faire hospitalier de tant et tant de vies fragiles.

L’agenda politique proclame toujours une ville sans bidonvilles jusqu’à aujourd’hui. Vœux magiques et performatifs d’une modernité paradoxale et d’une défaite qui ne dit pas son nom.

Trois photographies, trois instantanés qui ramènent le bidonville au centre de la ville qui cherche depuis les débuts à s’en désolidariser, qui se paie de mots et de violence symbolique.

« Maintenant, j’avoue que je n’ai pas grandi. Je suis resté petit comme je l’étais. Je suis encore dans ma prime enfance. Mais ce qui grandit vraiment, c’est ce quartier. Ce bidonville. Ben M’sik. Ce qui grandit, c’est cet avilissement que je ressens. Tout grandit autour de moi. Les gens. La langue. La mort qui est en moi. Mon écriture grandit à son tour comme les herbes sauvages ici et là. Moi seul ne grandis pas. Moi seul. Je suis ce que j’étais avant de naître. C’est pour cela que je ne parle que de mon enfance. Et que mes yeux scrutent toujours ces enfants aujourd’hui à Ben M’sik. Ceux qui ont gardé mon aspect. Mon regard. Ma frayeur. Mon désarroi. Mon éparpillement d’avant et de maintenant. Alors, à mon tour de les garder.

Mais me voyez-vous maintenant en train d’écrire ? Hum ! Je n’y crois pas. Si vous croyez que j’ai toujours vécu dans ce Ben M’sik-là. Rien ne vous empêche de croire que j’écris maintenant. Quant à moi, je n’arrive pas à y croire.

(...) Par où commencerai-je Ben M’sik ? Ou plutôt, par où me commencera-t-il ? Cet amas humain de baraques. Par quel bout prendrai-je le désordre ? Même le visage ici, c’est celui d’un homme jeté par terre comme ces immondices autour de lui et qui s’entassent. S’entassent jusqu’à ne plus lui laisser le moindre espace où il puisse rêver, mettre un peu d’ordre en lui-même pour continuer à respirer. Personne ne veut regarder bien cela. Nous le regardons à la dérobée et nous fermons les yeux. Et la seule chose qui nous délivre un tant soit peu, c’est le sommeil. Dormir ici, c’est “mourir” quelques heures pour échapper à ce désordre qui est au-dessus de vos forces. De votre connaissance. De vos sens. Je veux oublier. J’essaye. Mais dans mon oubli, je me rappelle parfaitement tout cela. L’oubli, c’est simplement quand tu emmagasines ta terreur pour reporter son explosion à d’autres heures et qu’elle t’échappe avec une force insoupçonnée. »⁶

5. Tournée du verre de vin commun dans lequel on boit à tour de rôle

6. Abdallah Zrika, « Une terreur appelée Ben M’Sik », *Maroc Hebdo*, 7-13 novembre 1999 (traduit de l’arabe par Abdellatif Laâbi).

